

DEPART

La Rochelle, ce Vendredi 7 mars 1698... La mer est presque à son plein, à quai leur petit groupe s'attarde mais, à l'accélération des coups de sifflets et à la multiplication des manœuvres, on devine que l'appareillage est proche.

Le jeune jésuite qui observe tout cela d'un œil aigu est saisi d'une bouffée d'émotions contradictoires, mélange d'exaltation joyeuse et de crainte sourde. Le voilà qui s'interroge... Jeune ? bien sûr ! à bientôt trente-deux ans il a sans doute dépassé le mitan de sa vie mais il se sent encore plein de sève ; l'enthousiasme missionnaire dans lequel ils ont tous ensemble communiqué ce matin même a fait place en lui à un frisson d'impatience dans lequel il reconnaît l'allégresse du départ.

Partir ! Il en a tant rêvé, enfant, quand les navires accostaient en rade de Cherbourg ! Et ces dernières années encore, lorsqu'en septembre, l'interruption de sa classe de grammaire au Collège de Rennes, lui permettait d'aller arpenter quelquefois, les quais animés du port de Saint-Malo !

Le navire est beau. Qu'il porte le nom d'*Amphitrite*, la déesse de la Mer chez les Anciens Grecs, n'est pas pour lui déplaire. Le Chevalier de la Rocque, son capitaine, est réputé bon marin : il n'aventurera pas inconsidérément la précieuse cargaison de glaces que le négociant Jean Jourdan de Groussey lui a confiée pour aller à la Chine. La Providence fera le reste.

Le Père Bouvet, qu'on voit sur le pont réglant les derniers détails, a choisi ce navire avec soin et négocié leur voyage : ils vont y embarquer tous les neuf, emportant avec eux les précieux instruments scientifiques et les portraits du Roi destinés à l'Empereur Kangxi ainsi qu'une foule d'*objets de curiosité*¹ dont ils sauront faire d'utiles cadeaux.

Certains doutent que le Père Joachim Bouvet soit dans cette affaire, comme il le prétend, l'envoyé spécial de l'Empereur de la Chine, chargé depuis 1693, de lui ramener de France d'autres missionnaires, savants reconnus « pour la vertu, ensuite la science et l'habileté dans les arts ». Pas lui. Il lui fait confiance, comme il fait confiance à ses qualités d'organisateur et de diplomate. La Compagnie a choisi le Père Bouvet pour conduire cette seconde expédition de Jésuites Français et lui, Joseph Henri Marie de Prémare, a toute confiance dans la Société de Jésus qu'il a intégrée voici 15 ans, à l'âge de 17 ans.

Un ordre formidable à bien y penser, qui d'Asie en Amérique porte partout la parole de Dieu, y fait sentir les douceurs de la Vraie Religion, s'adressant aux indigènes en leur langue, s'adaptant, autant que faire se peut, à leurs mœurs, organisant leur défense au besoin, pour mieux faire éclore en eux la Lumière de la Vraie Foi. Le Général a seul, la vision d'ensemble de l'entreprise mais les publications, les courriers parvenant en Bretagne lui ont permis de suivre pas à pas le développement des missions. Et voilà qu'il vient d'être choisi pour la Chine !

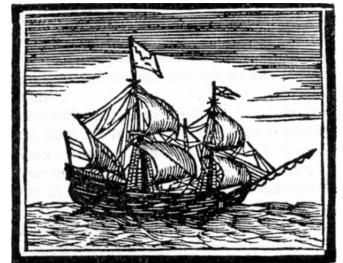
Les progrès faits à la Chine sont considérables et d'autant plus admirables que le changement de *race*² en 1644, aurait pu anéantir tous les efforts déployés depuis l'arrivée du Père Matteo Ricci. Les Pères ont su se rendre utiles aux nouveaux souverains Mandchous en butte à l'hostilité froide des dignitaires Han.

Le Père Bouvet leur a raconté avec force détails l'accueil fait par Kangxi, en 1687 aux cinq « Mathématiciens du Roi », promus pour l'occasion membres de l'Académie royale des Sciences³ il a mis l'accent sur le temps consacré par le souverain à leurs démonstrations et qui a fait de lui « un bon géomètre ». C'est au point qu'en 1692, ils ont réussi à obtenir de l'Empereur un Edit de Tolérance abolissant tous les édits hostiles et permettant aux Chinois qui le souhaiteraient d'embrasser la religion chrétienne. L'Empereur serait même dans de si heureuses dispositions qu'il y a espoir qu'il se convertisse. Qui ne serait transporté de joie à l'idée d'aller convertir les sujets de ce nouveau Constantin ?

Certains pourtant, Dominicains et Franciscains, par dépit d'avoir été chassés, sapent, depuis longtemps l'entreprise : tolérer l'hommage public au Sage Confucius, et l'hommage privé aux tablettes des Ancêtres serait encourager des pratiques impies ! séparer les hommes des femmes dans la catéchèse et lors du service divin serait contraire à l'Evangile ! par la faute de ce suppôt de Jansénius nommé Blaise Pascal⁴ la *Querelle des Rites Chinois* a fini par s'étaler en place publique. C'était dix ans avant sa naissance ! mais ces Messieurs du Parlement de Rennes, bien contents cependant d'envoyer leurs fils étudier au Collège, par pure malice, en font encore des gorges chaudes !... On aurait bien aimé les y voir si d'aventure les Jésuites leur avaient proposé de partager avec les artisans une même congrégation⁵ !

En Chine au moins -à ce qu'on dit- la naissance ne décide pas de tout. L'étude des Classiques, la réussite aux concours, le dévouement à l'Etat décident du rang et des carrières⁶... Il partage l'avis du Père Bouvet : une nation aussi sage ne peut avoir été privée de la Révélation du vrai Dieu ! Quelle tâche exaltante se serait d'aller puiser dans leurs Classiques qu'on dit fort anciens, pour y retrouver les traces de cette Révélation⁷ qu'ils ne peuvent y retrouver seuls puisque les vicissitudes de leur longue histoire leur en ont fait perdre le sens !

... / ...



La flûte, navire marchand du XVII^e siècle.



Le Père Verbiest (1630-1688), Président du « Tribunal des Mathématiques » à la cour de Pékin.

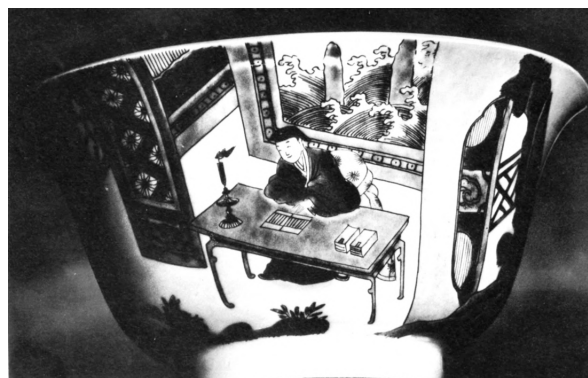
D'où vient alors cette sorte d'angoisse qui l'étreint ? Quitter le Royaume ? quitter le peu de famille qu'il y a encore ? Non ! la rupture est consommée depuis longtemps, le détachement s'est fait progressivement tout au long des étapes de sa formation : noviciat, études, ordination, jusqu'aux vœux définitifs dont le grand vœu d'obéissance « *perinde ac cadaver* » par lequel il s'en remettait à la volonté de ses supérieurs.

Il regarde ses compagnons qui s'approchent de l'échelle de coupée : ils ont tous entre 30 et 40 ans, et, à l'exception de Gherardini, l'artiste italien qui vient d'achever la décoration de la bibliothèque des Jésuites de Paris, ils appartiennent tous à la Société de Jésus.

Le frère Charles de Belleville qui est sculpteur collaborera avec Gherardini au palais impérial. Les Pères Dominique Parennin, Louis de Pernon, Jean-Baptiste Régis et bien entendu le chef de l'expédition, le Père Joachim Bouvet, se rendront eux aussi à Pékin. Lui, il est de ceux que l'on destine à l'évangélisation des provinces tout comme les Pères Jean Charles de Broissia, Charles Dolzé et son cadet Philibert Geneix.

Sera-t-il à la hauteur de la mission ? voilà ce qui secrètement le tourmente. Pour frapper les esprits, les autres ont leur art ou les sciences où ils excellent... En Chine, la virtuosité qu'on lui reconnaît tant en français qu'en latin ou en grec ne lui sera d'aucune utilité. La langue est si étrange ...

Il est à bord, *alea jacta est*, et à la Grâce de Dieu !



Lettré lisant dans un pavillon, porcelaine du début du XVIII^e siècle-M. Guimet

¹ Tels que « couteaux, ciseaux, lunettes d'approche [...], petits microscopes de Dieppe et d'autres microscopes à deux ou trois verres, des montres à ressort (sonnantes ou pendules par exemple), lunettes d'usage, prismes triangulaires, miroirs, images enluminées et belles estampes de chasse ou de guerre, éventails du palais royal, petits tableaux sans nudité et ouvrages d'émail, les ouvrages de verre (vases, chandeliers, thermomètres...) » Liste envoyée en 1687 par le Père Fontaney au Père Verjus, procureur des missions d'Orient. Cité par Shewen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites Français en Nouvelle France et en Chine au XVII^e siècle*, l'Harmattan, 2009, rééd.

² Mot qui a le sens à l'époque de *dynastie*. Passage de la dynastie des Ming à celle des Qing en 1644.

³ Un moyen de soustraire cette ambassade à l'autorité du Pape s'il lui venait à l'idée de s'y opposer (les Jésuites dépendaient directement de Rome.)

⁴ 15° « Lettre à un Provincial »

⁵ Soucieux, à Rennes comme ailleurs, de poursuivre leur apostolat sans heurter les usages, d'aucuns diront les préjugés, des populations qu'ils encadrent les jésuites avaient créé deux congrégations : la congrégation des Messieurs et celle des marchands et artisans. (voir p 12 article *Jean François*)

⁶ Les Qing ont rétabli le système des concours en 1656.

⁷ Cette façon de vouloir « *bibliiser* » les Classiques Chinois fera de Joseph de Prémare comme de Joachim Bouvet dont il est l'émule, un *figuriste*.

Voyage, découvertes et renseignement...

Les lettres envoyées de Chine par les missionnaires français, recopiées à la main, commencèrent par circuler jusqu'à ce que l'on eût l'idée d'en rassembler un certain nombre et de les publier en 1702 sous le titre de **Lettres de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus écrites de la Chine et des Indes Orientales**. Le succès rencontré par cette édition déboucha sur la publication des **Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères**. A chaque étape le texte se modifie mais les modifications restent légères. Ce qui n'est plus le cas dans les éditions de « **Choix de lettres édifiantes et curieuses...** » du XIX^e siècle où non seulement de larges passages sont coupés, mais où beaucoup de paragraphes sont simplement (et souvent mal) résumés sans que le lecteur en sache rien. Pas étonnant que la lecture en devienne insipide (voir p 19).

La lettre que Joseph de Prémare envoie au Père de La Chaise, confesseur du Roi, le 17 février 1699, est précieuse à plusieurs titres. Ecrite dans un style vif et précis, elle rend compte des péripéties du voyage qui a duré 7 mois, décrit avec précision les lieux et les peuples rencontrés tout en révélant beaucoup de la personnalité de son auteur.

Le Père Bouvet a profité de la rencontre avec l'escadre qui allait aux Indes orientales pour « débaucher » deux des jésuites qui y étaient embarqués, les Pères Domenge et Barborier, ce qui porte à onze l'effectif de l'expédition.

Au Cap de Bonne Espérance où l'équipage fait relâche Prémare ne tarit pas d'éloge sur le Jardin de la Compagnie de Hollande qui n'a point « *comme dans nos maisons de plaisance, des parterres réguliers, des statues, des jets d'eau, des berceaux artistiquement travaillés* » mais qui « *est un assemblage de tout ce qui croît de rare et de curieux dans les forêts et dans les jardins des quatre parties du monde* ».

Le bateau lève l'ancre le 10 juin 1698 pour Batavia qu'on pense rallier en deux mois ; c'était compter sans une erreur dans la mesure de la longitude qui leur fait manquer le détroit de la Sonde et les force à contourner Sumatra par le nord : « *Il faut que l'erreur de nos pilotes ait été énorme* ».

L'escale à Achen [Aceh au Nord de Sumatra] est l'occasion de décrire en détail les balanciers des barques des pêcheurs : [...] « *ces deux pièces sont attachées aux extrémités de l'arc, et, faisant contrepoids l'une contre l'autre, forment une espèce de balancier qui empêche ces petits canots de se renverser ; de cette manière, le moindre vent les pousse et ils volent sur l'eau avec une rapidité surprenante, sans appréhender les plus furieux coups de mer* ».

Voici maintenant la forteresse de Malacca et les forces qu'y entretiennent les Hollandais : « [...] Cette forteresse est grande comme la ville de Saint-Malo, et renferme dans son enceinte une colline sur laquelle on voit encore les restes de notre église Saint-Paul, où saint François-Xavier a tant prêché. La garnison n'est que de deux cent quinze

hommes et six cavaliers. Plusieurs sont catholiques, le tout est ramassé de diverses nations d'Europe. Ses bastions sont assez bons et il y a de beaux canons et en quantité mais peu de monde pour les servir [...] Il y a des mosquées pour les maures, un temple dédié aux idoles de la Chine & enfin l'exercice public de toutes sortes de sectes y est permis par les Hollandais. La seule vraie religion en est bannie. Les catholiques sont contraints de s'enfoncer dans l'épaisseur des bois pour célébrer les sacrés mystères ».

Tout a bien failli se terminer par un naufrage sur la barrière des Paracels, le ton se fait haletant :

« A cinq heures et demie comme on alloit dire la prière, on fut surpris de voir la mer qui changeoit tout-à-fait de couleur. Après la prière on vit très-distinctement le fond qui étoit de rochers très-pointus. [...] On sonde et l'on ne trouve que sept brasses ; on monte à la découverte et l'on ne voit que la mer blanchir et briser devant nous [...] tout ce qu'on put faire fut de rebrousser chemin [...] la nuit approchait et l'on trouvait un fond inégal et toujours des rochers plus durs que le fer [...] l'on attendoit le moment que notre vaisseau se briseroit comme un verre. [...] Tant que dura le danger, on n'entendoit point sur le vaisseau tout ce tintamarre qui s'y entend presque toujours. C'étoit un triste et sombre silence ; la conscience, si j'ose ainsi parler, paroissoit peinte sur le visage de chacun ».

Passons sur l'arrivée à Sancian et sur la description de Macao.

Pour Joseph de Prémare, la vraie Chine commence à Canton où le navire mouille le 2 novembre 1698 :

« On commence à voir ce qu'est la Chine quand on est entré dans la rivière de Canton. Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies qui s'étendent à perte de vue et qui sont entrecoupées d'une infinité de petits canaux : de sorte que les barques qu'on voit souvent aller et venir de loin, sans voir l'eau qui les porte paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres, on voit les coteaux couronnés d'arbres sur le haut, et travaillés à la main le long du vallon, comme les parterres des Tuileries ».

« La ville de Canton est plus grande que Paris, et il y a pour le moins autant de monde. Les rues sont étroites et pavées de grandes pierres plates et fort dures mais il n'y en a pas partout [...] On voit très peu de femmes, et la plupart du peuple qui fourmille dans les rues, sont de pauvres gens chargés de quelque fardeau, car il n'y a point d'autre commodité pour voiturier ce qui se vend et ce qui s'achète, que les épaules des hommes. Ces porte-faix vont presque tous la tête et les pieds nus ; il y en a qui ont un vaste chapeau de paille, d'une figure fort bizarre, pour les défendre de la pluie et du soleil. Tout ce que je viens de dire forme, ce me semble, encore une idée de ville assez nouvelle et qui n'a guère de rapport à Paris.

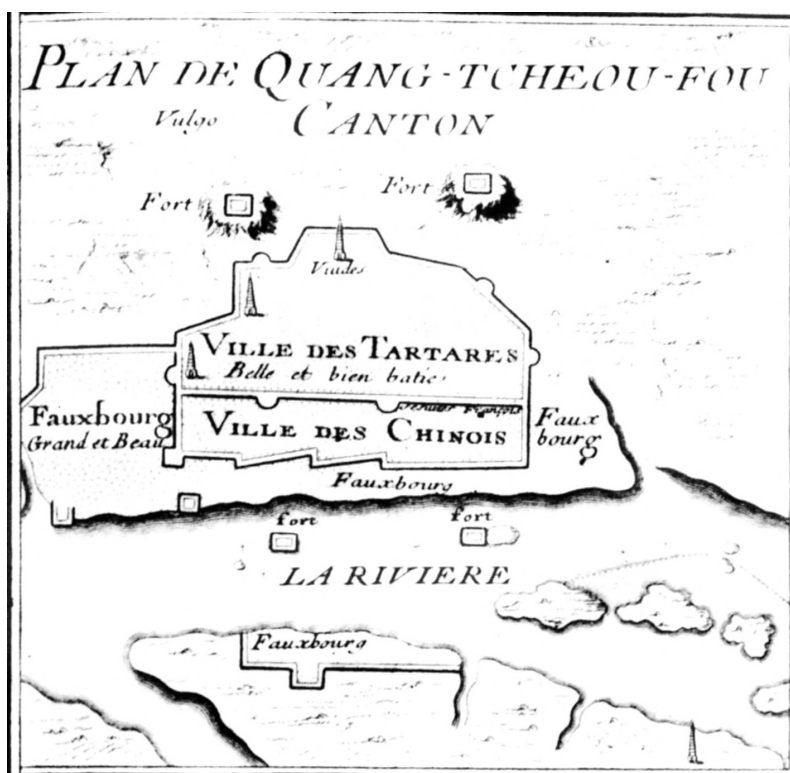
Quand il n'y auroit que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucune fenêtre, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambou en guise de porte ? Il faut tout dire : on rencontre à Canton d'assez belles places et des arcs de triomphe assez magnifiques, à la manière du pays. [...]

Ce qui est singulier c'est qu'il y a des portes au bout de toutes les rues, qui se ferment un peu plus tard que les portes de la ville. Ainsi il faut que chacun se retire dans son quartier sitôt que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconvénients, et fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes villes que s'il n'y avoit qu'une seule famille ».[...]

Et il y a aussi les « confrères », moines taoïstes et bonzes bouddhistes :

« Les bonzes sont ici en fort grand nombre. Il n'y a pas de lieu où le démon ait mieux contrefait les saintes manières dont on loue le Seigneur dans la vraie Eglise. Les prêtres de Satan ont de longues robes qui leur descendent jusqu'aux talons, avec de vastes manches qui ressemblent entièrement à celles de quelques religieux d'Europe. Il demeurent ensemble dans leurs pagodes comme dans des couvens, vont à la quête dans les rues, se lèvent la nuit pour adorer leurs idoles, chantent à plusieurs chœurs, d'un ton qui approche assez de notre psalmodie. Cependant ils sont fort méprisés des honnêtes gens, parce que avec ces apparences de piété, on sait leurs divers systèmes sur la religion, qui sont tous pleins d'extravagances, et que ce sont pour la plupart des gens perdus de débauche. Ils ne sont guères mieux vus auprès du peuple qui ne pense qu'à vivre, et dont toute la religion ne consiste qu'en des superstitions bizarres que chacun se forme à sa fantaisie ».

« J'oublois de dire qu'il y a une espèce de ville flottante sur la rivière de Canton ; les barques se touchent et forment des rues. Chaque barque loge toute une famille, et a, comme les maisons régulières, des compartiments pour tous les usages du ménage. Le petit peuple [...] en sort tous les matins pour pêcher ou travailler au riz qu'on sème et qu'on recueille ici trois fois l'année ».[...]



Redécouvrir un méconnu

Parmi les quelques 610 ouvrages répertoriés, issus, en moins d'un siècle, des travaux des jésuites français en Chine, l'œuvre de Joseph Prémare n'est pas des moindres, mais elle est restée, comme son auteur, largement méconnue.

L'ancien professeur de grammaire au Collège de Rennes a consacré à l'apostolat l'essentiel des 36 dernières années de sa vie passées en Chine. Dès 1700, il exerce son ministère au Jiangxi, dans diverses localités situées autour du lac Puoyang. Contrairement au Père Chavagnac qui avouait en 1703 : « *pour ce qui est de la langue du pays, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre* » il semble que Prémare ait eu peu de difficulté à connaître (« *trois ou quatre ans* » quand même !) les « *cinq à six mille lettres chinoises* » suffisantes pour qu'« *il n'y ait pas ou presque plus de livres qui arrêtent* ».

Possédant bien la langue vernaculaire parlée et écrite (bái huà) dans laquelle il rédige des textes édifiants comme une « Vie de Saint Joseph », il se lance dans la lecture des Classiques dans l'espoir d'y dénicher les preuves d'une Révélation faite aux Chinois au temps des Patriarches. Cette lecture « cabalistique » de la littérature chinoise antique l'amène jusqu'à un décortiquage mystique de la façon dont sont construits les caractères eux-mêmes. Chemin faisant, il acquiert ainsi une bonne connaissance du wen yán, la langue écrite classique chinoise, de la littérature et accumule les citations glanées au cours de ses austères lectures.

Le fruit de ce travail parviendra en France sous diverses formes dont l'envoi pour la bibliothèque du Roi de 13 livres classiques, de plusieurs romans et recueils de poésie, d'un volume renfermant 100 pièces de théâtre de l'époque Yuan ainsi que la traduction de l'une d'entre elles, « *Le petit orphelin de la maison de Tchao* » (voir ci-dessous).

Prémare fournit au père du Halde une abondante documentation que celui-ci intégrera à sa « *Description géographique, historique, chronologique, politique de l'Empire de Chine et de la Tartarie Chinoise* » (1736).

En 1724, une lettre vindicative qu'il rédige contre la publication, par l'abbé Renaudot, d'un texte traduit de l'arabe racontant des balivernes sur la Chine, lui offre l'occasion d'évoquer -entre autres informations- la littérature et la langue chinoises. Il distingue la langue populaire « langage bas et grossier qui varie de cent manières », la langue « plus polie et plus châtiée » des honnêtes gens, langue qui s'écrit et dans laquelle sont composés toute sorte de livres, et pour terminer la langue des Classiques, langue uniquement écrite « à la brièveté majestueuse et sublime ».

En 1728, de Macao où les persécutions l'ont forcé à s'exiler, il fait parvenir à l'académicien Eugène Fourmont les 5 cahiers de sa *Notitia linguae Sinicae*. Il y explique que les *zì* chinois (qu'il désigne par le latin *littera*) sont les unités de base ; ils transcrivent 487 sons, lesquels prononcés selon les 4 tons donnent 1445 syllabes qu'il nomme *voces*. Ces *voces* correspondent aux mots parmi lesquels il distingue classiquement mots « pleins » et mots « vides ». Il distingue soigneusement les deux langues écrites, et, pour montrer qu'elles obéissent à des règles différentes, fournit environ 12 000 exemples rédigés (par une main chinoise) à l'aide de quelques 50 000 caractères.

Comment expliquer l'oubli dans lequel il sombre après sa mort en 1736 ? Plusieurs facteurs se conjuguent : son éloignement du Royaume, l'interdiction de publication en tant que « figuriste » qui pèse sur lui et n'incite guère ses supérieurs à favoriser sa notoriété et surtout, à en croire Jean-Pierre Abel-Rémusat (JdS 1831), les manœuvres de son correspondant, Eugène Fourmont, peu empressé à faire connaître largement, et a fortiori, à publier, un travail susceptible d'éclipser sa propre *Grammatica Sinica*. Celle-ci était un plagiat de la traduction qu'il avait faite de la grammaire publiée en 1703 par le Père Francisco Varo, assorti d'exemples concrets glanés à la fois dans les travaux de son jeune collaborateur chinois Arcadio Hoanghe (mort prématurément à Paris en 1716) et dans la correspondance de Joseph de Prémare lui-même !

Le manuscrit de Prémare ne sera pas retrouvé chez lui après sa mort.

C'est à partir d'un *duplicata*, envoyé sans doute par Prémare lui-même, et retrouvé à la bibliothèque du Roi qu'Abel-Rémusat construisit, dans les années 1820, son premier cours de Chinois au Collège Royal. Une copie du manuscrit effectuée par Stanislas Julien, fut envoyée à Londres puis de là à Malacca où des missionnaires protestants anglais, disposant des ressources typographiques nécessaires, la publièrent en 1831. Cette publication disponible au Collège Saint-Ignace de Shanghai servit à la publication, en 1898, de la première grammaire chinoise écrite par un lettré Chinois, du nom de Ma Jianzhong.

« L'orphelin de la maison de Tchao » ou la fortune d'un thème.

En Chine :

Le sujet est une histoire qui provient des annales des Qin (environ IV^e siècle av JC). Le noble Tchao-Chouo ayant été tué, sa femme s'enfuit avec l'héritier nouveau-né. Pour protéger celui-ci, un des amis du père se laisse tuer avec un bébé qu'il fait passer pour l'enfant, tandis qu'un autre ami recueille l'orphelin qui plus tard vengera toute sa famille.

L'histoire a été intégrée dans les Annales de Sima Qian (145-85 av JC) rédigées à l'époque de la dynastie des Han.

À l'époque des Yuan (Mongols) elle devient une pièce de théâtre. Pour corser l'intrigue le dramaturge Ji Junxiang fait du bébé sacrifié l'héritier du second ami. Double sacrifice donc.

C'est cette pièce que traduit le Père de Prémare -en la dépouillant de toutes les parties chantées qui sont celles que préfèrent les Chinois, mais qu'il juge trop difficiles tant par les figures de langage que par les allusions qu'elles renferment.

-en découpant ou rassemblant les scènes pour en faire des actes à l'occidentale (marqués par l'entrée ou la sortie d'un personnage).

Sa publication par du Halde a révélé à l'Europe le théâtre chinois.

En Europe, au XVIII^e siècle :

Le poète italien **Métastase** qui était au service de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche s'empare du thème et en fait un livret d'opéra-comique, **L'eroe cinese**, qui est joué à Schönbrunn en 1752, sur une musique de Bonno.

En 1782 **Cimarosa** composera à Naples, une autre musique pour le texte de Métastase.

Entre temps, **Voltaire**, voyant dans *L'orphelin de la famille Tchao* le miroir d'une Chine très ancienne aux mœurs pures et aux vertus strictement humanistes, en avait fait une pièce en 5 actes dont l'intrigue était déplacée à l'époque du Mongol Gengis Khan.

L'œuvre fut montée pour la première fois à Paris le 20 août 1755 sous le titre *L'orphelin de la Chine*.

劇